

quième d'une fumure ordinaire. Voici comment on procède :

Après le dernier labour, suivi d'un hersage énergique, on rayonne le terrain, on dépose ensuite une poignée ou une demi-poignée de fumier, *selon qu'il est plus ou moins décomposé*, dans chaque place où on veut élever une plante quelconque de celles que je viens de citer ; la personne qui distribue l'engrais dans les rayons est suivie de celle qui doit déposer la semence ou enterrer le replant, partout où elle rencontre le fumier qui lui est destiné.

On agit de même avec l'engrais liquide ; on le verse soit avant, soit après la mise en place de la semence. Mais si on veut l'employer pour un repiquage, il est prudent de le verser à côté du replant et non directement sur lui, si l'on emploie de l'urine pure du bétail ; le purin qui sort du fumier étant moins actif, ne produit pas le même effet, probablement désastreux sans cette précaution.

Lorsqu'on plante des tubercules d'après cette méthode, on les place près du fumier et on recouvre le tout avec la terre du bord du rayon, qu'on pousse, soit avec le pied, soit avec la main ; c'est une opération qui se fait rapidement et à peu de frais.

Pour les semences de betteraves, de maïs, on recouvre d'abord l'engrais comme il vient d'être dit ; puis on place la semence à très peu de profondeur, au-dessus, et on la serre avec le pied, ou avec un rouleau, quand l'opération est terminée.

Il est certain qu'une fumure semblable ne suffirait pas pour la céréale qui viendrait ensuite ; mais comme, en bonne économie, ces racines doivent être destinées, à la consommation du bétail de l'exploitation, la masse du fumier doit s'accroître de manière à pouvoir donner des fumures complètes pour obtenir ultérieurement des récoltes abondantes.

Cette manière d'employer l'engrais pour les produits que j'ai désignés convient donc à la petite et à la grande culture. Cette dernière surtout pourrait conserver le fumier le plus décomposé pour les racines, après avoir employé l'autre à la fumure des céréales de printemps, comme il vient d'être dit.

Chaque année, je cultive une partie de mes racines comme je viens de le conseiller ; avec une forte voiture de fumier à demi décomposé, je fume suffisamment 10 perches de terrain pour obtenir une bonne récolte de racines (1) ; quand le fumier de ferme fait défaut, j'emploie de la poudrette ;

(1) Nous croyons devoir faire remarquer à nos lecteurs qu'à moins que leurs terres ne soient très riches et en parfait état de culture, ces petites fumures ne donneraient pas de bons résultats. A part cette remarque, nous ne saurions trop approuver les sages avis contenus dans cet article. — *Réd. S. A.*

il en faut 10 minots par arpent ; je recours aussi quelquefois pour les racines à l'engrais liquide, que je recueille, très-précieusement, ainsi que l'engrais personnel ; celui de la volaille est mis de côté : il est répandu sur des blés qui ont besoin d'être stimulés, ou employé aussi pour la culture des racines.

J'appelle donc sérieusement l'attention de tous mes confrères qui n'auraient pas eu encore l'occasion de pouvoir apprécier cette question d'un très-haut intérêt ; j'ai la conviction qu'il reconnaîtront bientôt l'avantage de cette pratique, ainsi que la nécessité absolue d'utiliser tout ce qui peut concourir à fertiliser le sol, afin d'obtenir leurs produits au prix de revient le moins coûteux ; car ils savent tous que le labour, que l'ensemencement, que le loyer, que tous les frais enfin sont les mêmes pour le champ, le plus appauvri que pour le champ le plus fertile !

AMÉDÉ TURCK.

## Culture du sarrasin.

### Le climat.

Le sarrasin aime une température chaude et humide. Il lui faut 1,600 degrés de chaleur solaire moyenne pour accomplir régulièrement toutes les phases de sa végétation. Lorsqu'il est saisi par le froid ou par des chaleurs trop intenses et trop prolongées, le sarrasin vient mal et ne donne plus que de chétifs produits. Cette sensibilité excessive aux variations atmosphériques est la cause réelle du cantonnement de cette culture dans certaines localités, où se trouvent réunies les meilleures conditions de sa réussite. Et encore, dans ces localités mêmes, compte-t-on des années malheureuses. La Bretagne est une de ces contrées privilégiées ; et l'on s'est trompé lorsqu'on a attribué à l'état arriéré de son agriculture sa prédilection pour le sarrasin. Si le Breton cultive en grand le sarrasin, c'est parce que son climat est favorable à cette plante, laquelle réussit souvent dans des conditions excessivement difficiles pour d'autres produits.

Voici des cas exceptionnels, comme il s'en présente assez souvent. Je suppose un hiver très-pluvieux, les terres inabondables pour recevoir, en avril ou mai, des semilles d'avoine, d'orge ou de vesces.

Passé le mois de mai, ces semilles sont très-casuelles sous ce climat, à cause des chaleurs précoces, et il vaut mieux y renoncer que d'avoir de mauvais produits. Je vois, tous les ans, les fâcheux résultats de ces semilles tardives, car il y a toujours des retardataires pour une cause ou pour une autre. Que faire alors ? Attendre le beau temps pour semer du sarrasin.

Au lieu des pluies hivernales dont nous venons de parler, supposons, au contraire, des chaleurs estivales tellement intenses que les fourrages manquent d'une manière déplorable dans les mois de juillet et d'août, que donner aux bestiaux à l'étable ? Du sarrasin en vert.

Je sais bien que le sarrasin lui-même trouve quelquefois des conditions climatiques défavorables à sa nature, et alors il manque aussi. Mais je l'ai vu si souvent offrir aux cultivateurs en détresse une planche de salut que je ne peux m'empêcher de considérer cette plante comme providentielle sous notre climat. Elle remplace tour à tour l'avoine, l'orge, les fourrages et même le froment.

### Le terrain.

J'ai vu le sarrasin végéter à peu près dans tous les sols, et je ne le crois pas difficile sous ce rapport. Ce qu'il demande surtout à la terre, c'est un très grand ameublissement ; il est donc essentiel, avant de procéder aux semailles, de donner toutes les cultures d'aération nécessaires ; et, ici, il ne convient pas seulement de songer à ouvrir les guérets au printemps, deux mois avant de semer, comme cela se pratiquait autrefois, et comme on le voit encore trop souvent de nos jours.

Un cultivateur prévoyant s'y prendra beaucoup plus longtemps à l'avance et adoptera pour règle de commencer ses labours avant l'hiver. En principe, toutes les terres destinées aux semailles et aux plantations du printemps devront avoir reçu un profond labour du 15 Septembre au 15 Novembre. L'hiver alors, avec ses alternatives de gelée et de dégel, désagrège toutes les molécules et produit des effets d'ameublissement plus puissants que la main de l'homme ne saurait le faire. Beaucoup d'insectes et de plantes nuisibles sont aussi détruites par cette excellente pratique, et d'autant plus sûrement que les labours seront plus profonds.

Les terres argileuses, tenaces ne conviennent pas au sarrasin, ni les terres blanches arides ; en revanche, il se plaît sur les sols sablonneux, silicéo-argileux, granitiques, schisteux. Les nouveaux défrichements lui conviennent particulièrement : pourvu qu'on n'ait pas à craindre les gelées.

### Substances fertilisantes.

On emploie peu le fumier comme matière fertilisante à l'usage du sarrasin. Deux motifs semblent l'avoir exclu : la lenteur de sa décomposition à l'époque de la végétation du sarrasin, et le soulèvement du sol par la paille. En effet, cette plante demande à accomplir en très peu de temps toutes les phases de sa végétation ; il lui faut donc un engrais promptement soluble ; d'autre part, elle occupe le sol à une épo-